

La rédemption... et son double

The Fighter de David O. Russell, États-Unis, 2010, 112 minutes

Marcel Jean

Number 151, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2011). Review of [La rédemption... et son double / *The Fighter* de David O. Russell, États-Unis, 2010, 112 minutes]. *24 images*, (151), 66–66.



La rédemption... et son double

par Marcel Jean

C'est chose connue, le ring est le territoire de la rédemption. On y souffre, on y expie ses fautes, on y frôle la mort pour mieux revivre. *The Fighter*, inspiré de la vie de l'Irlando-Américain Micky Ward (interprété par Mark Wahlberg), retient évidemment cette idée, mais en y appliquant une légère variante : ici, ce n'est pas tant de la rédemption du boxeur qu'il est question (Ward est un individu plutôt lisse), mais de celle de son demi-frère et entraîneur, Dicky Eklund (Christian Bale), pugiliste déchu ayant sombré dans la drogue. Personnage complexe, celui-ci est à la fois l'allié et l'opposant du héros, avant de faire corps avec lui dans la victoire finale. Le combattant du titre, c'est donc autant Dicky Eklund que Micky Ward, comme si on avait scindé la part sombre et la part lumineuse d'un seul individu en deux personnages. C'est là la première chose qui distingue *The Fighter* du tout-venant du film de boxe : on y remarque une approche actancielle originale dans laquelle Dicky Eklund occupe toutes les grandes sphères, Micky Ward lui permettant, de manière cathartique, d'accomplir son destin.

On voit d'ailleurs, dans *The Fighter*, une équipe de tournage documentaire réalisant un reportage portant sur Eklund. D'emblée, celui-ci est donc donné comme un personnage cinématographique. Mais le reportage diffusé à la télévision, qu'Eklund regarde en prison entouré de ses codétenus, ne raconte que la dérive d'un pauvre type. Pour que l'histoire soit complète, pour que la dimension mythologique opère, le destin d'Eklund doit être associé à celui de son demi-frère.

Dans cette perspective, ce qui se joue entre les deux frères de l'histoire semble se répéter entre les acteurs du film : tête d'affiche d'une œuvre dont il est aussi le producteur, Wahlberg se sacrifie à la performance de Christian Bale, laissant à celui-ci les morceaux de bravoure, les coups d'éclat, jusqu'à l'habituelle métamorphose physique des acteurs interprétant des boxeurs, ici plus spectaculaire chez Bale (qui apparaît émacié, la peau tendue sur les os et les nerfs remontés comme des ressorts) que chez Wahlberg (un corps musclé sur un visage de gamin, comme toujours). Ainsi, le film de Wahlberg devient aussi celui de Bale, ce qui est tout à l'honneur de l'acteur-producteur.

Aux commandes de *The Fighter*, David O. Russell (*Spanking the Monkey*; *Three Kings*) – l'un des metteurs en scènes américains les plus doués actuellement – privilégie une mise en scène directe, crue, sans effets de style, sans lyrisme, quelque chose qui, au final, se rapproche de la « philosophie » pugilistique de Micky Ward. Le film trouve donc sa cohérence dans cette unité de ton, dans la façon dont le cinéaste traduit la modestie du boxeur, sa simplicité : Ward n'est ni Mohamed Ali, ni Jake La Motta. Aux yeux mêmes de l'histoire de la boxe, il n'a rien de légendaire : c'est un petit battant, un teigneux, un dur capable d'encaisser les pires coups, une sorte d'archétype de l'Irlandais, au fond. Mais il a subi 13 défaites et n'a jamais été champion du monde de l'une des principales fédérations¹. Si on se souvient encore de lui dans 20 ans, ce sera uniquement pour ses trois furieux combats contre le Montréalais Arturo Gatti, dont il n'est même pas question dans le film,

le récit s'arrêtant avant le premier des trois affrontements (incidemment, Ward a perdu deux de ces trois combats).

La trouvaille de Russell, en fait, réside dans la façon dont il parvient à intégrer et à synthétiser le style télévisuel lors du filmage des combats, retrouvant ainsi la spontanéité, la tension des événements filmés en direct. Jamais Russell ne sombre dans la surenchère et la démultiplication des coups (*Rocky*), jamais il ne s'adonne au plaisir de l'esthétisation chorégraphique (*Raging Bull*). Ses combats ont ainsi une surprenante efficacité, atteignant un niveau exceptionnel de réalisme.

Premier film de David O. Russell depuis l'échec injustifié de *I Heart Huckabees* il y a six ans et, surtout, depuis les démêlés juridico-financiers qui ont suivi l'interruption du tournage de *Nailed*², en 2008, *The Fighter* marque donc aussi la rédemption d'un cinéaste que plusieurs croyaient au tapis. Est-ce que, dans une pure logique hollywoodienne, le succès du film permettra au cinéaste de reprendre son film en main ? On n'en sait encore rien, mais la prochaine scène se jouera possiblement lors de la soirée des Oscar. ■

1. Micky Ward a été champion de la World Boxing Union (WBU), ce qui est dans le monde de la boxe ce qu'un grand prix au FFM est dans le monde des grands festivals de films.
2. En 2008, David O. Russell a tourné un film intitulé *Nailed*, avec Jake Gyllenhaal et Jessica Biel. Le tournage a cependant été interrompu à quelques jours de la fin, les producteurs n'arrivant plus à assumer leurs engagements. Une longue bataille juridique a suivi et selon les dernières nouvelles, le financier Ron Tutor aurait récemment pris la décision d'embaucher un autre réalisateur pour terminer le film.

États-Unis, 2010. Ré. : David O. Russell. Scé. : Scott Silver, Paul Tamasy, Eric Johnson. Int. : Mark Wahlberg, Christian Bale, Amy Adams, Melissa Leo. 112 minutes. Dist. : Alliance.